HAL
open science

”Penser les reconfigurations écocritiques de l’engagement littéraire : quelques réflexions à partir du projet ’Les peuples de l’eau’ (2004-2007)”

Chloé Chaudet

▶ **To cite this version:**

Chloé Chaudet. ”Penser les reconfigurations écocritiques de l’engagement littéraire : quelques réflexions à partir du projet ’Les peuples de l’eau’ (2004-2007)”. Contemporary French and Francophone Studies, 2020, 24 (3), 10.1080/17409292.2020.1785723 . hal-02353949

HAL Id: hal-02353949

https://hal.science/hal-02353949

Submitted on 17 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser les reconfigurations écocritiques de l'engagement littéraire : quelques réflexions à partir du projet « Les peuples de l'eau » (2004-2007)

Chloé Chaudet

Université Clermont Auvergne, CELIS

Abstract :

In July 2004, under the aegis of UNESCO, the bark *La Boudeuse* set off to visit eight societies located between South America, the Pacific Ocean, Asia and Africa. The project led to the creation of a new series by the Editions du Seuil: "Peuples de l'eau", where the works of the writers that participated in the journey were published, i.e. *Raga* by J. M. G. Le Clézio and *La Terre magnétique* by Édouard Glissant. The project and the books may be considered as symbols of an international revival of intellectual and literary commitment, in particular for the critic of the degradation of world environment. The paper relates these texts to the two rhetorical-poetical poles characterizing the "ecocritical commitment" that can be observed in contemporary literatures in a European language. Thus, it is possible to observe two complementary dynamics: one denouncing the past and present devastation of the Pentecost island and of the Easter island, the other proposing to associate the representation of these two islands to symbols of survival.

Key-words (6) :

commitment, globalization, ecocriticism, island, disaster, relationality

En juillet 2004, sous l'égide de l'UNESCO, le trois-mâts *La Boudeuse* part à la découverte de huit « peuples de l'eau », peuples mal connus et/ou difficiles d'accès, éparpillés entre l'Amérique du Sud, le Pacifique, l'Asie et l'Afrique. Au fil de sa trajectoire de 1 063 jours, durant lesquels elle parcourt environ 60 000 kilomètres, *La Boudeuse* aux ordres de Patrice Franceschi héberge douze écrivains et journalistes choisis par le poète, romancier et philosophe Édouard Glissant.

Le projet mènera à la création de la collection « Peuples de l'eau » aux Éditions du Seuil, où paraîtront les impressions des auteurs ayant participé à l'expédition, tels que Jean-Marie Le Clézio avec *Raga. Approche du continent invisible* (2006) et Édouard Glissant lui-même avec *La Terre magnétique. Les errances de Rapa Nui, l'île de Pâques* (2007), texte rédigé en collaboration avec sa femme Sylvie Séma[1].

Ce projet et ces deux œuvres sont emblématiques d'un renouveau international de l'engagement littéraire et intellectuel, qui, depuis le dernier tiers du XXe siècle, s'ancre de plus en plus dans une critique protéiforme de la dégradation de l'écosystème mondial. Ce type d'engagement – que l'on peut qualifier d'*écocritique* – nous semble s'articuler assez logiquement aux deux complexes notionnels autour desquels s'est déployé le Congrès des French and Francophone Studies de 2019 : celui de la catastrophe et du cataclysme, d'une part, celui de l'adaptation et de la survie, d'autre part. C'est ce que nous tenterons de montrer à partir de *Raga* et *La Terre magnétique*.

Pour ce faire, nous proposons de lire ces textes à la lumière des deux grands pôles rhétorico-poétiques entre lesquels se déploie l'engagement écocritique dans les littératures contemporaines de langues européennes. Notre ambition est de faire émerger deux dynamiques complémentaires : d'une part, une force de dénonciation, qui se fonde sur la représentation

[1] Nous remercions Ottmar Ette de nous avoir fait découvrir les enjeux transaréaux de ces deux textes, que nous nous proposons à présent de lire dans une perspective écocritique.

polémique des ravages passés et actuels de l'île de Pentecôte et de l'île de Pâques ; d'autre part, une force de proposition, qui se manifeste par l'association de ces deux îles à des figures de la sur(-)vie.

La dénonciation de catastrophes mêlant « nature » et « culture »

Raga et *La Terre magnétique* sont plus proches d'impressions que de récits de voyage suivant un déroulé chronologique strict. Le Clézio mêle le récit factuel de ses expériences sur l'île de Pentecôte à des considérations géopolitiques plus générales, et y insère en outre le récit fictionnel de l'arrivée des premières populations sur l'île. De son côté, Glissant abandonne une composante pour le moins essentielle du récit de voyage, dans la mesure où sa santé, liée à son âge avancé (il avait alors 79 ans) ne lui a pas permis de se rendre lui-même sur l'île de Pâques. Le texte de Glissant combine les impressions et les dessins de sa femme Sylvie, qui voyage en son nom sur l'île, et ses propres interventions et inventions. Au-delà de leur structure fragmentée, *La Terre magnétique* et *Raga* suivent tous deux une visée assez classique du récit de voyage, dans la mesure où ils décrivent un ailleurs, pour un lecteur qui ne se serait jamais rendu dans le Pacifique. Or, ce que les deux textes présentent de cet ailleurs, ce sont pour une bonne part les catastrophes qu'il a subies.

De quelle(s) catastrophe(s) au juste est-il question ? *Raga* contient plusieurs mentions de catastrophes naturelles d'origine géologique, directement liées à l'île de Pentecôte : Le Clézio souligne que des tremblements de terre ont détruit une piste et « ravagé [un] village », et observe également qu'« un tsunami a anéanti plusieurs villages jusqu'à Baie-Laurier au sud » (Le Clézio 32-40). Mais l'*ethos* auctorial n'associe pas ces événements à la notion de catastrophe, puisqu'il note, quelques pages plus loin : « *La dernière catastrophe géologique* a eu lieu il y a environ quatre cents ans, quand, à la suite d'une éruption, l'île centrale de l'archipel

s'est effondrée, noyant tous ceux qui y vivaient. [Nous soulignons] » (Le Clézio 50). Si les tremblements de terre et le séisme mentionnés auparavant semblent presque balayés au rang d'anecdote, c'est que ces deux catastrophes naturelles ne sont pas les plus ravageuses dans le texte – du moins pas en tant que telles.

Dans *Raga*, comme dans *La Terre magnétique*, la catastrophe présentée comme la plus dévastatrice a en effet essentiellement une origine extérieure, et est liée à des facteurs *à la fois* « naturels » et « culturels ». Cet entremêlement apparaît d'emblée dans le texte de Glissant et Séma, dont la première évocation de l'île de Pâques comporte un « ramassis de calamités » présentant de manière condensée les « outrages » plurifactoriels subis par l'île (Glissant et Séma 11) :

> L'île de Pâques avait parcouru les stades d'un chemin dissimulé aux yeux de tous, soit visiteurs d'un jour ou rêveurs lointains, qui l'avait menée de l'indistinction sacrée des origines à une autodestruction acharnée, puis à l'extinction absolue, par l'anthropophagie et les guerres de clans et le carnage de la végétation, ensuite à toutes sortes d'exploitations radicales par toutes sortes de gens venus d'ailleurs, la déportation et l'esclavage et les massacres collectifs et les pandémies importées, et pour finir, à une lutte solitaire contre les formes infinies des dénaturations contemporaines […]. (Glissant et Séma 10)

La « radicalisation » des destructions est associée ici à des « gens venus d'ailleurs » nommés plus explicitement quelques pages plus loin : « Depuis [l]e jour de Pâques [où les Hollandais débarquèrent sur l'île, en 1722], les extinctions se sont suivies sans arrêt » (Glissant et Séma 55). S'ensuit une énumération haletante de trois pages, où la dévastation de la végétation est évoquée au même titre que celle des êtres humains réduits en esclavage, à partir de la colonisation européenne de l'île (Glissant et Séma 55-58).

Dans ce contexte, Glissant convoque de nouveau les pandémies, qu'il nomme alors les « maladies sans recours », apportées par les missionnaires et les trafiquants d'esclaves (Glissant et Séma 57). On trouve ici un écho au texte de Le Clézio, qui, au moment où il traite des premiers explorateurs européens du Pacifique, souligne également que ceux-ci « apport[èrent] avec eux l'arme fatale des épidémies » (Le Clézio 47-49). Catastrophe naturelle la plus meurtrière selon la typologie proposée par l'*Encyclopædia Universalis*, l'épidémie est emblématique de la double essence du fléau ayant déferlé sur ces espaces insulaires : dans les deux textes, il est entendu que le virus se déplace par le biais d'un colonisateur. Plus largement, l'épidémie devient aussi une figure de l'Occident, en l'occurrence surtout compris comme une entité politico-économique (Moura 1992a, 273), ou est reliée à l'idée d'une mondialisation mortifère (Ette 8-26). Cette dynamique est très nette chez Le Clézio. Après avoir abordé les ravages du SIDA, associé à une « vague qui touche aujourd'hui tous les rivages du monde, même les archipels les plus lointains », il déclare : « La mondialisation, c'est avant tout celle des épidémies » (Le Clézio 95). Si d'autres images sont associées à la représentation de l'Occident comme catastrophe à la fois naturelle et culturelle – les dégâts du tourisme chez Le Clézio et Glissant (Le Clézio 47, 92, 108 ; Glissant et Séma 86-87), l'explosion d'une bombe atomique dans le cadre des essais nucléaires menés en Polynésie française chez Glissant (Glissant et Séma 89-91) – l'image de l'épidémie, à la fois concrète et figurée dans les deux textes, nous semble être celle qui souligne le mieux l'intrication entre le « naturel » et le « culturel » qui entre en jeu dans l'approche de la catastrophe commune à Le Clézio et Glissant.

Mais cette intrication ne concerne pas seulement l'origine de la catastrophe : elle caractérise également ses effets, dans les deux textes qui abordent en les mêlant ses conséquences sur les êtres humains et sur leur environnement. Là encore, l'entrecroisement s'exprime par des formules concentrées chez Glissant, qui déclare au sujet de l'île de Pâques : « Ainsi toutes les nations de ces alentours, les lointains États-Unis, et les Chili et Pérou et

Australie et Nouvelle-Zélande, avaient-elles contribué au *massacre des habitants et de cette terre*. [Nous soulignons] » (Glissant et Séma 58). Un même goût pour la corrélation se retrouve dans l'écriture de Le Clézio, qui observe, dans un chapitre consacré au système de travail forcé imposé par les colonisateurs français et anglais entre 1850 et 1903 : « La conjoncture était favorable. Ayant épuisé les forêts de bois de santal et la pêche […] des tortues marines, entrepreneurs et armateurs trouvèrent un nouveau débouché dans l'achat et la revente d'êtres humains » (Le Clézio 51).

Pour faire converger les effets sur l'environnement et sur les êtres humains des fléaux qu'il vise à dénoncer, Le Clézio a par ailleurs pour spécificité de « mêler les règnes », selon une double dynamique. D'une part, son écriture tend parfois à l'anthropomorphisation des paysages, en soulignant par exemple « l'impression d'angoisse qui plane sur [l]es rivages » des îles du Pacifique (Le Clézio 56). D'autre part, l'anthropocène se trouve « naturalisé » en retour, comme dans le passage suivant :

> Les sociétés des grands socles continentaux, malgré leur religions « révélées » et le caractère soi-disant universel de leurs démocraties, ont failli à leur tâche et nié les principes mêmes sur lesquels elles s'étaient établies. L'esclavage, la conquête, la colonisation et les guerres à l'échelle mondiale ont mis en évidence cette faillite. Ces événements ont révélé des plaques tectoniques dont les mouvements ont créé les séismes actuels, et qui servent encore aux théoriciens et aux faux prophètes de "choc de civilisations" pour justifier les guerres de domination. (Le Clézio 133)

Cette citation explicite la portée des représentations de la catastrophe dans les deux textes : une visée essentiellement polémique, consistant à dénoncer les accaparations territoriales qui se perpétuent aujourd'hui. La perspective est ici postcoloniale, si l'on associe ce terme à la critique et à un appel au dépassement de la rhétorique et de l'idéologie coloniales ; l'on rejoint ainsi le

premier pôle rhétorico-poétique d'un engagement littéraire compris comme une « littérature de combat de controverse » (Denis 111[1]).

Une écriture de la sur(-)vie : ressources et idéaux insulaires

Au-delà de l'écriture polémique de la catastrophe qu'ils déploient dans une visée essentiellement démonstrative, *Raga* et *La Terre magnétique* se caractérisent aussi par les représentations lumineuses qui les parcourent. Liées à la veine lyrique qui émaille les deux textes, celles-ci relèvent d'une autre dimension plutôt traditionnelle du récit de voyage : l'idéalisation de l'ailleurs dépeint, que l'on peut associer à l'idée d'une « rêverie exotique » (Moura 1992b).

Dans *Raga* comme dans *La Terre magnétique*, la résistance presque symbiotique de l'homme et de son environnement naturel constitue une conséquence logique des dévastations subies – qui concernaient déjà la vie *dans son ensemble*, maillage complexe d'entités palpitantes et/ou résonnantes (Descola ; Escobar). Nul hasard, dès lors, que Le Clézio consacre un développement à une plante « liée au peuple mélanésien » : le *kava*, « plante qui donne la paix », dont il souligne qu'elle « a *échappé* à l'emprise coloniale [nous soulignons] » (Le Clézio 75). De son côté, Glissant décrit des « eucalyptus venus d'Australie, sans doute après l'époque où l'île fut mise à nu », qui « s'entrelacent comme […] pour mieux *résister* à la soif [nous soulignons] » (Glissant et Séma 40). Cette résistance de la nature se conjugue bien à celle des hommes : « Pour avoir connu, dans un espace de temps aussi bref, l'extrême violence de l'ère coloniale, les peuples […] des îles à prendre […] sont devenus les peuples les plus révolutionnaires de toute l'Histoire », souligne par exemple Le Clézio (33), qui articule la force

[1] Benoît Denis distingue le vaste ensemble transséculaire de « littérature de combat et de controverse » de la « littérature engagée » sartrienne, historiquement située.

des habitants de l'île de Pentecôte avec leur capacité à percevoir un « monde ancien […] toujours présent » en tant que « chant qui monte des ravins, entoure les grands arbres, se mêle aux murmure des gouttes du serein qui tombent chaque nuit avant l'aube des franges de toits de feuilles » (Le Clézio 93). La représentation de la survie s'ouvre ici à la figuration d'une vie plus pleine, permise par une perception profonde de la nature, dans tout ce qui l'unit à une mémoire culturelle. En d'autres termes, l'écriture de la survie devient écriture de la sur-vie, voire de la vie tout court.

Mais l'île n'est pas qu'un lieu de résilience dans les deux textes. Elle y figure aussi un idéal relationnel planétaire, dont le rapport homme-nature constituerait peut-être une micro-structure. Dans le texte de Le Clézio, la mondialisation qui déferle sur les archipels du Pacifique n'est pas seulement celle des épidémies :

> Y a-t-il aujourd'hui une conscience « pacifique » (comme on pourrait parler d'une conscience « latine » ou « africaine ») ? L'extrême morcellement de cet immense domaine maritime et la lutte commune contre les puissances coloniales semblent avoir créé des liens entre les peuples. De nombreuses îles sont encore aujourd'hui sous tutelle, voire sous régime colonial : l'archipel tahitien, les Marquises, les îles Loyauté ou la Nouvelle-Calédonie, également Hawaï, Guam, Samoa. […] Mais l'information circule. Des liens se tissent entre îles, entre archipels. Bien entendu, il s'agit avant tout d'intérêts économiques, de possibilités de marchés. Pourtant est perceptible un autre type de relations, quelque chose qui est fait de mémoire, de sentiment. (Le Clézio 112-113)

Relevant d'un « quelque chose » qui tient, dans *Raga*, de l'empathie au sens large du terme, ces relations dépassent le Pacifique conçu comme un espace intermédiaire de mondialisation : dans un autre passage du texte, Le Clézio tisse ainsi des liens entre les femmes de l'île de Pentecôte et les femmes africaines (Le Clézio 37). De même, *La Terre magnétique* souligne que le

territoire de l'île de Pâques est relié au monde entier. Dans cette optique, Glissant déploie une poétique du mouvement qui fait naître des échos entre les sections fragmentées de son texte, créant des liens entre ses différents îlots textuels :

> Être Rapa Nui, dépositaire de l'unique et du très commun, ces forces qui ont porté les peuples du Pacifique et de l'Amérique du Sud. […] Les peuples et toutes les familles qui se sont trouvés traînés dans les sillages des lourds vaisseaux. Papa Kiko chante un complaint des Quechuas du haut des Andes et il danse à peu près un pas tambouré de Vanuatu, avec une totale profondeur. Pirù perfectionne ses ramassages de déchets, malgré les débordements incessants. Le corps-île de l'île est en eux, dont les secrets ont résidé circulé dans les veines des volcans des habitants, inséparables. C'est parce qu'elle est si loin de toute mesure et de tout calcul et de toute vue et de toute approche, à jamais dans l'angle d'en haut, qui a favorisé de ses dons les archipels rassemblés là en bas. (Glissant et Séma 92)

Portée par une insistance sur le mouvement et la fluidité récurrente dans *La Terre magnétique*, la mise en rapport de l'île de Pâques, des archipels du Pacifique et de l'Amérique continentale fait émerger la relationalité d'une planète où les chants émanant de cultures éloignées sont audibles à partir de différents lieux, sans pour autant fusionner les uns avec les autres. Par ailleurs, les déportations en bateau et les ramassages de déchets (devenus problématiques sur l'île depuis plusieurs années) se superposent à un point de vue « d'en haut », voire à une dimension pascale (Ette 276) : depuis l'île de Pâques, un phénomène planétaire reliant les archipels et les continents peut ainsi être saisi et vécu à partir mais aussi au-delà des dévastations subies.

À cet égard, la catastrophe ne signe pas le dénouement de *La Terre magnétique* ni de *Raga* : elle ne produit pas de cata-strophe au sens littéraire du terme, mais signe envers et contre tout l'émergence d'un élan constructif. Souvent négligée au sein de la critique européenne

portant sur les rapports entre littérature et politique, cette force de proposition renvoie, selon nous, à un deuxième pôle essentiel de l'engagement écocritique dans les littératures contemporaines de langues européennes, et révèle ici une part de son potentiel poétique.

En guise de conclusion, nous souhaiterions pointer les enjeux prospectifs de l'écriture insulaire de Le Clézio et Glissant. Afin de donner un aperçu synthétique des deux œuvres qui nous ont intéressée dans le cadre réduit de cet article, nous avons dû traiter les deux grands pôles rhétoriques de l'engagement en les distinguant l'un de l'autre. Mais il nous faut évidemment préciser que ces deux pôles ne sont pas opposés : ils forment, bien au contraire, un continuum, qui signe leur complémentarité. Dans le cas précis de *Raga* et *L'Île magnétique*, l'interaction de ces deux modalités d'écriture peut être associée à l'expression d'un espoir lucide quant à l'avenir de notre planète, expression qui possède par ailleurs une portée plus générale : elle nous invite, à partir des deux œuvres et du projet qui leur est lié, à envisager et à façonner nous-mêmes d'autres îlots d'adaptation et de sur(-)vie.

À ce titre, il s'agit d'envisager l'île non pas uniquement comme une incarnation littéraire somme toute quelque peu galvaudée de l'utopie, mais comme un modèle conceptuel et politique à même de poser les bases d'un engagement écologique multiscalaire. Celui-ci se manifesterait à un niveau local tout en s'inscrivant dans des dynamiques transarchipéliques – un engagement véritablement transculturel, en somme, qui rejoint le projet d'Édouard Glissant dans son *Traité du Tout-Monde* (1997) :

> J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps la "vision" que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l'imaginaire de cette totalité (Glissant 176).

Works cited

Denis, Benoît. *Littérature et engagement (de Pascal à Sartre)*. Seuil, 2000.

Descola, Philippe. *Par-delà nature et culture*. Gallimard, 2005.

Escobar, Arturo. *Sentipensar con la tierra : nuevas lecturas sobre desarrollo, territorio y diferencia*. Unaula, 2014.

Ette, Ottmar. *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*. De Gruyter, 2012.

Franceschi, Patrice. *Trois ans sur la dunette. À bord du trois-mâts « La Boudeuse » autour du monde*. Seuil, 2017.

Glissant, Édouard, en collaboration avec Séma, Sylvie. *La Terre magnétique. Les errances de Rapa Nui, l'île de Pâques*. Seuil, 2007.

Glissant, Édouard. *Traité du Tout-Monde*. Gallimard, 1997.

Le Clézio, Jean-Marie Gustave. *Raga. Approche du continent invisible*. 2006. Seuil, 2015.

« Essai de classification des catastrophes naturelles ». *Encyclopædia Universalis*, www.universalis.fr/encyclopedie/catastrophes-naturelles-notions-de-base/.html. Consulté en mai 2019.

Moura, Jean-Marc. *Lire l'exotisme*. Dunod, 1992b.

Moura, Jean-Marc. *L'Image du tiers-monde dans le roman français contemporain*. Presses universitaires de France, 1992a.